



WINSTON **CHURCHILL**

TEXTO

Mémoires de guerre

1919-1941 *

MÉMOIRES DE GUERRE

DU MÊME AUTEUR CHEZ TALLANDIER

- Mes jeunes années*, coll. « Texto », 2007.
Réflexions et aventures, coll. « Texto », 2008.
Discours de guerre, coll. « Texto », 2009.
Mon voyage en Afrique, coll. « Texto », 2010.
Journal politique, 1936-1939, coll. « Texto », 2010.
Mémoires de guerre, 1941-1945, tome II, 2010 ; coll. « Texto », 2020.
Conversations intimes, 1908-1964, avec Clementine Churchill, 2013.
Mémoires de la Grande Guerre, 1911-1915, tome I, 2014 ; coll. « Texto », 2016.
Mémoires de la Grande Guerre, 1915-1918, tome II, 2014 ; coll. « Texto », 2016.
Mes grands contemporains, 2017 ; coll. « Texto », 2019.

WINSTON S. CHURCHILL

MÉMOIRES DE GUERRE

TOME I

1919 – Février 1941

Texte traduit, présenté et annoté par François Kersaudy

TEXTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

Cet ouvrage est publié sur le conseil de Jean-Claude Zylberstein.

Titre original : *Memoirs of the Second World War.*
An Abridgement of the Six Volumes of the Second World War.
© The Estate of sir Winston S. Churchill.

Première édition en Grande-Bretagne par Cassell & Co Ltd., 1959.
© Pimlico edition, pour la présente édition en langue anglaise, 2002.

© Éditions Tallandier, 2009 pour la traduction
et l'édition en langue française, et 2020 pour la présente édition.
Cartographie © Florence Bonnaud/Éditions Tallandier, 2009.

48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

Dans la guerre : Résolution
Dans la défaite : Intransigeance
Dans la victoire : Magnanimité
Dans la paix : Bonne volonté

Winston S. Churchill

AVERTISSEMENT

Mémoires de Guerre est une version abrégée par Denis Kelly des volumes suivants rédigés par sir Winston Churchill :

L'Orage approche (1919 – 10 mai 1940)

L'Heure tragique (1940)

La Grande Alliance (1941)

Le Tournant du destin (1942 – juillet 1943)

L'Étau se resserre (juillet 1943 – 6 juin 1944)

Triomphe et Tragédie (6 juin 1944 – 25 juillet 1945)

Des contraintes d'espace ont nécessité l'excision de nombreux passages de ces volumes, et il a fallu, pour respecter la chronologie et les proportions, remanier considérablement le reste du texte. Toutefois, en dehors d'un très petit nombre de phrases de liaison, cette version abrégée est entièrement écrite par sir Winston.

SOMMAIRE

Table des cartes	13
Avant-propos, par François Kersaudy	15
Préface	23

LIVRE I LES ÉTAPES SUR LA VOIE DU DÉSASTRE 1919-10 mai 1940

Chapitre premier. LES FOLIES DES VAINQUEURS	29
Chapitre II. L'APOGÉE DE LA PAIX	47
Chapitre III. ADOLF HITLER	65
Chapitre IV. LES ANNÉES PERDUES	81
Chapitre V. LE CIEL S'OBSCURCIT	101
Chapitre VI. PERTE DE LA PARITÉ AÉRIENNE	117
Chapitre VII. PROVOCATION ET RIPOSTE	131
Chapitre VIII. LES SANCTIONS CONTRE L'ITALIE	145
Chapitre IX. HITLER FRAPPE	163
Chapitre X. ENTRE LA PAIX ET LA GUERRE	175
Chapitre XI. EDEN AU <i>FOREIGN OFFICE</i> – SA DÉMISSION	195
Chapitre XII. LE VIOL DE L'AUTRICHE	209
Chapitre XIII. LA TCHÉCOSLOVAQUIE	225
Chapitre XIV. LA TRAGÉDIE DE MUNICH	237
Chapitre XV. PRAGUE, L'ALBANIE ET LA GARANTIE À LA POLOGNE	251
Chapitre XVI. VEILLÉE D'ARMES	265
Chapitre XVII. LA DRÔLE DE GUERRE	285
Chapitre XVIII. LA TÂCHE DE L'AMIRAUTÉ	301

SOMMAIRE

Chapitre XIX. LE FRONT DE FRANCE	323
Chapitre XX. LA SCANDINAVIE – LA FINLANDE	335
Chapitre XXI. LA NORVÈGE.	353
Chapitre XXII. LA CHUTE DU GOUVERNEMENT	369

LIVRE DEUXIÈME

SEULS

10 mai 1940 – Février 1941

Chapitre premier. LE GOUVERNEMENT D'UNION NATIONALE.	383
Chapitre II. LA BATAILLE DE FRANCE	407
Chapitre III. LA MARCHÉ À LA MER.	429
Chapitre IV. LE SAUVETAGE DE DUNKERQUE	445
Chapitre V. LA COURSE AUX DÉPOUILLES.	463
Chapitre VI. RETOUR EN FRANCE.	477
Chapitre VII. LA DÉFENSE DU TERRITOIRE ET LES PRÉPARATIFS DE LA CONTRE-OFFENSIVE	491
Chapitre VIII. L'AGONIE DE LA FRANCE	507
Chapitre IX. L'AMIRAL DARLAN ET LA FLOTTE FRANÇAISE. ORAN . . .	527
Chapitre X. AUX ABOIS	541
Chapitre XI. L'OPÉRATION « SEELÖWE »	561
Chapitre XII. LA BATAILLE D'ANGLETERRE.	577
Chapitre XIII. « LONDRES PEUT ENCAISSER »	595
Chapitre XIV. LE PRÊT-BAIL.	617
Chapitre XV. LA VICTOIRE DU DÉSERT	629
Chapitre XVI. L'EXTENSION DE LA GUERRE	651
Index	663

TABLE DES CARTES

1. L'Europe en 1921 après les traités de paix	28
2. Les annexions d'Hitler	224
3. La poursuite du <i>Graf Spee</i> au large du Rio de la Plata	321
4. Schéma du front de l'Escaut et de la ligne Meuse-Anvers	332
5. Offensive russe contre la Finlande, décembre 1939	340
6. La campagne alliée en Norvège en 1940	361
7. Zone des opérations en mai 1940	382
8. La situation le soir du 18 mai	418
9. La situation le soir du 22 mai	427
10. La situation le 28 mai	439
11. Carte générale du Nord-Ouest de la France . . .	475
12. Croquis du plan d'invasion allemand	562
13. Victoire du désert, décembre 1940-janvier 1941 .	645
14. L'offensive depuis Tobrouk	646

AVANT-PROPOS

En juin 1936, lors d'un débat particulièrement houleux aux Communes, le député Churchill lance au Premier ministre Stanley Baldwin : « L'histoire dira que vous avez eu tort dans cette affaire... Et si j'en suis certain, c'est parce que c'est moi qui l'écrirai ! » Dont acte. Une fois la guerre venue, personne en Grande-Bretagne ne doute sérieusement du fait que Winston Churchill s'en fera l'historien : on le sait aussi habile à manier la plume que le sabre et le pistolet, personne depuis 1895 n'a été capable de restreindre cet écrivain compulsif¹, chacun connaît sa fascination pour l'histoire, et au début des années vingt, il a déjà rédigé six prodigieux volumes sur la Grande Guerre, qu'Arthur James Balfour qualifiait perfidement de « brillante autobiographie de Winston déguisée en histoire de l'univers ». Dès le mois de septembre 1939, la perspective de le voir récidiver fait si peu de doute que le Premier ministre Chamberlain écrit à sa sœur Ida au sujet de son très remuant premier lord de l'Amirauté : « Il ne cesse de m'écrire des missives interminables ; étant donné que nous nous voyons chaque jour à la réunion du Cabinet de guerre, on pourrait estimer que ce n'est pas indispensable,

1. Il est déjà l'auteur de quatorze ouvrages avant la Seconde Guerre mondiale, allant d'un récit de la guerre des Boers en deux volumes à une vie de Marlborough en quatre volumes, en passant par une longue biographie de son père Randolph – sans parler des centaines d'articles publiés dans la presse pendant quatre décennies.

mais bien entendu, je me rends compte que ces lettres sont destinées à être un jour citées dans le livre qu'il écrira après la guerre¹. » Et Churchill une fois devenu Premier ministre, les fonctionnaires du *Foreign Office* et du *War Office* qui reçoivent l'une de ses célèbres notes inquisitrices, exhortatrices et comminatoires s'écrient déjà : « Encore une pour les Mémoires ! »

Churchill a effectivement l'intention de se faire le chroniqueur de cette nouvelle guerre – pour peu qu'il y survive, ce dont il est loin d'être certain². Mais les événements des six années suivantes prendront la tournure que l'on sait, les impératifs de la survie et de l'action repousseront la littérature à l'arrière-plan³, et Winston Churchill sortira en grand vainqueur de ce conflit planétaire. Malgré cela, il sera presque aussitôt désavoué par les électeurs et chassé du pouvoir. Dès lors, avec la longue période de loisir forcé qui s'annonce, l'écriture va pouvoir reprendre ses droits...

A-t-on déjà vu un homme doté d'un si beau style entamer la narration de si grands événements après avoir occupé de si hautes fonctions ? Il y a Jules César, bien sûr, et le général de Gaulle, certainement⁴. En tant que mémorialistes, du reste, Churchill et de Gaulle ont bien des points communs : même compréhension intuitive du sens de

1. BUL, Chamberlain Archive, NC 18/1/1121, Neville Chamberlain to Ida, 17/9/39.

2. Au matin du 12 juin 1940, par exemple, il confie au général Ismay : « Vous et moi serons morts dans trois mois ! » La chose ne semble d'ailleurs pas le troubler outre mesure...

3. Mais non la conscience d'agir en permanence sous l'œil de l'histoire ; ainsi, alors que la bataille de France est pratiquement perdue le 14 juin 1940, il veut encore envoyer des renforts outre-Manche. À ses chefs d'état-major qui lui demandent si l'on ne pourrait pas retarder discrètement leur départ, Churchill répond : « Certainement pas ! L'Histoire nous jugerait très sévèrement si nous devons faire une telle chose... »

4. Le Général commence à rédiger ses *Mémoires* en 1953, au moment où Churchill a pratiquement achevé les siens.

l'histoire, même patriotisme intransigeant, même hauteur de vues, même maîtrise du style, même besoin de justifier leur action, même souci de faire œuvre d'historien, même accès privilégié aux archives de leur pays, même espérance d'un prochain retour au pouvoir...

Mais les ressemblances s'arrêtent là : si de Gaulle rédige en solitaire, Churchill, lui, travaille en équipe : ce sont ses « assistants » Hastings Ismay, Henry Pownall, Gordon Allen, William Deakin, Denis Kelly et sir Norman Brook¹ qui se chargent de la recherche, puis de la rédaction des grandes lignes de chaque chapitre, sur la base des documents d'archives et des souvenirs dictés à toute allure par le grand homme – qui entreprend ensuite de « churchilliser » l'ensemble. Son mode de rédaction est très peu orthodoxe : il travaille généralement depuis le fond de son lit, avec une perruche sur la tête, un chat sur les genoux et un caniche sur les pieds² ; les documents qui lui sont nécessaires s'entassent dans sa cave, souvent mélangés à ses cahiers d'écolier ou empilés jusqu'au plafond autour du poêle à mazout, le tout au grand effarement de son archiviste. On lui monte les liasses, il les rature, découpe ce qui l'intéresse, jette le reste... Et puis, à la différence du général de Gaulle, qui tient essentiellement au secret et ne lit certains passages qu'à de rares familiers, Churchill envoie ensuite tous ses chapitres aux « experts » pour commentaires et révision : vingt, trente, quarante généraux, ministres, parlementaires, diplomates, historiens, y compris bien sûr tous ses collègues, subordonnés et acolytes des temps de guerre :

1. Respectivement secrétaire de son cabinet militaire pendant la guerre, ancien chef adjoint de l'état-major impérial, commodore au quartier général des Opérations combinées, colonel et historien d'Oxford, jeune avocat fiscaliste et secrétaire du nouveau cabinet travailliste. Churchill les désigne collectivement sous l'appellation *the Syndicate* – le Consortium...

2. Mais il se lève à l'occasion pour aller écrire et peindre sur la Côte d'Azur ou à Marrakech – le tout aux frais de ses éditeurs, naturellement.

Cherwell, Morton, Macmillan, Beaverbrook, Smuts, Boothby, Eden, Duff Cooper, Bracken, Sandys, Colville, Lyttelton, Mountbatten, Camrose, Vian, Somerville, Halifax, Butler, Leathers, Rowan, Wavell, Alexander, Montgomery, Cunningham, Menzies, Fraser, Martin, Bridges, Hollis, Jacob, Cadogan, Paget, Sinclair, Alan Brooke, Freyberg, Harris, Portal, Attlee, Bevin et même Paul Reynaud... Ces *Mémoires de guerre*, c'est bien sûr du plus pur Churchill, mais c'est aussi une œuvre collective à plus d'un titre !

Ce n'est pas la fin du processus : chaque page est ensuite « censurée » par son épouse, ses amis, ses assistants, ses anciens collègues, le *Foreign Office*, le ministère de la Guerre, le MI 5, le roi, le gouvernement et le général Eisenhower... Conçoit-on un seul instant Charles de Gaulle acceptant une censure ? Et puis, il y a l'autocensure : en tant que chef de l'opposition conservatrice, Churchill est soucieux de ménager les caciques de son parti¹ et, en prévision de son retour aux affaires, il ne peut exposer franchement certains faits de guerre sans risquer de mécontenter les Américains, les Français, les Soviétiques, les Allemands, les Polonais, les Canadiens, les Chinois, les Australiens et les Yougoslaves. Pour ne froisser personne, les controverses sont donc estompées, les propos modérés, les désaccords gommés et les documents d'époque expurgés – en sus de quoi il faut respecter l'*Official Secrets Act*, qui interdit de mentionner l'existence d'*Ultra*² et de quelques autres lourds secrets de la guerre. Bref, sans être stérilisée, sa version du conflit sera quelque peu pasteurisée...

Enfin, il y a les considérations financières, d'importance primordiale chez cet homme aux goûts modestes qui se

1. À commencer par lord Halifax, dont le comportement au début de la guerre n'a pas été exactement héroïque.

2. L'opération de décryptage des transmissions de la machine à encoder allemande *Enigma* par les services spéciaux installés à Bletchley Park durant toute la guerre.

contente toujours de ce qu'il y a de mieux. En l'occurrence, après de longues négociations menées par lord Camrose et Emery Reves¹, les éditeurs, Cassell en Grande-Bretagne, Houghton-Mifflin et le magazine *Life* aux États-unis, lui consentent pour la rédaction de ses *Mémoires de guerre* des sommes colossales, atteignant au total 550 000 livres de l'époque² – étant entendu que tous les frais de l'auteur lui seront remboursés durant la période de rédaction, qu'il y aura cinq volumes au moins et qu'il sera payé en six annuités. Mais aux termes des divers contrats, l'édition américaine paraîtra plusieurs mois avant l'édition britannique, et toutes deux seront précédées de la publication des bonnes feuilles dans *Life*³.

Le résultat ? *The Second World War* : sept années de labeur collectif, six volumes, trois mille pages. Une épopée narrée comme un conte, avec une documentation surabondante, des envolées lyriques, des clins d'œil au lecteur, des poèmes parfois, des citations de la Bible ou de Shakespeare souvent, des excursions aux quatre coins du monde en guerre⁴, un humour omniprésent et surtout d'admirables phrases cadencées, où transparait nettement l'influence de Gibbon et de Macaulay : « C'est ainsi que la malveillance des méchants se renforça de la faiblesse des vertueux » ; « Le lecteur de ces

1. De son vrai nom Imre Revesz, Emery Reves est un Hongrois naturalisé britannique, qui s'était chargé dès l'avant-guerre de vendre les droits étrangers des livres et articles de Churchill – une entreprise hautement rentable.

2. Soit très approximativement 40 millions de dollars d'aujourd'hui.

3. Deux faits qui laisseront le Général pantois : imagine-t-on les *Mémoires de guerre* de Charles de Gaulle paraissant d'abord en Suisse ou en Belgique ? Quant à la publication d'extraits dans les journaux, elle lui inspirera ce commentaire incrédule : « Est-ce que vous voyez Vauvenargues ou Saint-Simon se faire publier en pièces détachées dans les gazettes de Paris ? »

4. Mais qui ramènent toujours au Royaume-Uni en général, et à Winston Churchill en particulier...

lignes doit comprendre combien est opaque et déroutant le voile de l'inconnu » ; ou bien encore l'évocation de ces « heureuses et sereines altitudes où toutes questions sont réglées pour le plus grand bien du plus grand nombre, grâce au bon sens de la plupart et après consultation de tous ».

Dès le premier volume, paru en 1948 des deux côtés de l'Atlantique, le succès est immense – et bien compréhensible : trois ans seulement après la guerre, le lecteur découvre à la fois les coulisses du conflit, le processus de décision au sommet de l'État et des centaines de documents confidentiels auxquels il n'aurait normalement eu accès qu'une trentaine d'années plus tard. Et puis enfin, c'est la narration des exploits de l'un des trois plus grands hommes d'État du siècle, par l'un des trois plus grands écrivains anglais de l'époque... Jusqu'à la publication du sixième volume, paru en 1954, le succès ne se démentira pas, l'ensemble sera traduit en onze langues, publié intégralement dans quinze pays et partiellement dans vingt-cinq autres, et il atteindra des millions de lecteurs dans le monde entier. La publication en 1959 d'une version abrégée, sans l'appendice documentaire mais avec un épilogue couvrant la période 1945-1957¹, élargira encore considérablement le lectorat du grand homme. En outre, ses jugements, ses critiques, ses omissions, ses réflexions, ses conclusions et sa présentation des diverses phases du conflit s'imposeront – consciemment ou non – aux historiens pendant toutes les décennies suivantes. Ainsi que l'écrira en 1969 l'historien J. H. Plumb, de l'université de Cambridge : « L'historien Churchill est au cœur de toute historiographie de la Seconde Guerre mondiale, et il y restera toujours². »

De fait, quelles que soient les quantités d'ouvrages critiques publiés depuis lors sur l'homme d'État comme sur

1. W. S. Churchill, *The Second World War and an Epilogue on the Years 1945 to 1957*, Cassell, Londres, 1959.

2. J. H. Plumb in A. J. P. Taylor et al., *Churchill, Four faces and the Man*, Allen Lane, Londres, 1969, p. 149.

son œuvre d'historien, l'un et l'autre demeurent aujourd'hui comme des monuments inébranlables. « Nous sommes tous des vers », avait modestement confié le jeune Winston à une amie, « mais je crois que moi, je suis un ver luisant ! » Ses multiples actions d'éclat, immortalisées par une œuvre littéraire étincelante, expliquent clairement pourquoi il n'a pas fini de luire...

La version française de *The Second World War* est parue presque simultanément aux éditions Plon, sous le titre *Mémoires sur la Deuxième Guerre mondiale*. Cette simultanéité même a obligé l'éditeur à mobiliser rapidement de nombreux traducteurs, ce qui a donné entre 1948 et 1954 douze volumes de qualité très inégale. C'est ainsi que, dès la première page du premier tome, le récent conflit, que Churchill baptise en anglais *The Unnecessary War* (La Guerre superflue), devient en traduction française « La Guerre-qui-n'était-pas-obligatoire ». Quelques pages plus loin, on apprend que Neville Chamberlain « était confiant en soi à un degré très élevé. » De tels exemples sont légion¹ et peuvent faire oublier que *The Second World War* est une œuvre littéraire, au sens le plus noble du mot ; ils peuvent également expliquer l'étonnement toujours renouvelé des lecteurs français lorsqu'ils apprennent

1. Ailleurs, le sens souffre davantage encore que le style. La phrase : *President Wilson, wielding the authority of the United States* (le président Wilson, exerçant l'autorité des États-Unis), devient par exemple : « le président Wilson, exerçant aux États-Unis le pouvoir suprême », tandis que *enforce the treaties* (faire respecter les traités) est traduit par « renforcer les traités ». La quantité de contresens est également impressionnante ; ainsi, *The failure of their peoples to understand that no nation...* devient : « la conviction de leurs peuples qu'aucune nation... ». On atteint même le stade de la devinette pure et simple lorsque *to cut a figure* (se faire valoir) est traduit par « réduire un chiffre » tandis que *the generation in power* (la génération au pouvoir) devient « la génération en pleine forme ». Peut-être pour éviter toute jalousie – et sans doute par raison d'économie –, les *Mémoires de Guerre* du général de Gaulle ont été tout aussi maltraités en langue anglaise...

que Winston Churchill a été lauréat du prix Nobel de littérature... Du reste, la version française de ses *Mémoires de Guerre*, depuis longtemps épuisée, ne se trouve plus qu'à l'état de tomes dépareillés chez les bouquinistes.

La version abrégée, elle, n'a jamais été publiée en France, et c'est cette lacune que les éditions Tallandier ont entrepris de combler au moyen du présent ouvrage en deux volumes¹. On y trouvera intégralement l'œuvre compacte telle qu'elle avait été mise au point en 1959, une traduction aussi fidèle que possible de l'original churchilien, ainsi que quelques commentaires destinés à corriger les omissions, exagérations, approximations et improvisations qui sont inévitables chez tout homme d'exception ayant entrepris de faire l'histoire et de l'écrire à la fois².

François KERSAUDY

1. À la différence du général de Gaulle, le prix Nobel de littérature Winston Churchill n'a jamais eu l'honneur d'être publié dans la Pléiade. Les éditions Tallandier ont commencé à y suppléer, en éditant ses œuvres les plus remarquables dans leur collection *Texto : Réflexions et Aventures, Mes jeunes années et Discours de guerre* – ce dernier ouvrage présentant l'intérêt supplémentaire d'être publié en édition bilingue [à paraître : *Mon voyage en Afrique* (2010)].

2. Dans le texte, les notes de Churchill sont indiquées par un astérisque, celles du commentateur par des chiffres.

PRÉFACE

Je considère les volumes qui suivent comme une continuation de l'histoire de la Grande Guerre, telle que je l'ai exposée dans *The World Crisis*, *The Eastern Front* et *The Aftermath*. Pris dans leur globalité, ils constituent la narration d'une nouvelle guerre de Trente Ans.

Comme dans mes œuvres précédentes, j'ai choisi de suivre ici, autant que possible, la méthode employée par Daniel Defoë dans ses *Mémoires d'un cavalier*, où l'auteur rattache l'exposé et la discussion de grands événements d'ordre militaire et politique au fil de l'expérience personnelle d'un individu. Je suis peut-être le seul homme qui ait vécu les deux plus effroyables cataclysmes jamais connus dans l'histoire à des postes ministériels de premier plan. Mais tandis que, lors de la Première Guerre mondiale, j'eus à remplir des fonctions qui, pour être lourdes de responsabilités, n'en étaient pas moins subordonnées, ce second conflit qui nous opposa pendant plus de cinq années à l'Allemagne me trouva à la tête du gouvernement de Sa Majesté. J'écris donc ces pages d'un point de vue différent et avec davantage d'autorité que dans mes ouvrages antérieurs. Je ne prétends pas faire œuvre d'historien, car cela incombera à une génération ultérieure, mais j'affirme avec confiance que cette contribution à l'histoire sera de quelque utilité pour l'avenir.

Ces trente années d'actions et d'intercessions représentent et expriment l'entreprise d'une vie, et j'accepte d'être jugé à leur aune. Je m'en suis tenu à la règle que je

m'étais fixée de ne critiquer aucune mesure de nature militaire ou politique après l'événement, à moins d'avoir au préalable exprimé publiquement ou formellement une opinion ou un avertissement à son sujet. À la lueur des événements ultérieurs, j'ai même atténué l'aspérité de bien des querelles de l'époque. Ce n'est pas sans réticence que j'ai rendu compte des divergences qui m'ont opposé à tant d'hommes que j'aimais ou respectais ; mais il ne conviendrait pas de priver les générations futures des leçons du passé. Que nul ne s'autorise pourtant à mépriser les hommes honorables et bien intentionnés dont le rôle est évoqué dans ces pages, sans interroger sa conscience, sans évoquer la façon dont il a lui-même servi l'intérêt public, et sans tirer du passé les enseignements qui dicteront sa conduite à l'avenir.

Il ne faut pas croire que je m'attends à ce que tout le monde soit de mon avis, et moins encore que je me borne à écrire ce qui aura la faveur du public. J'apporte mon témoignage selon mes propres lumières. Le plus grand soin a été apporté à la vérification des faits ; mais la découverte de documents pris à l'ennemi, ou d'autres révélations, font constamment émerger de nouveaux faits susceptibles de donner à mes conclusions un nouvel aspect.

Un jour, le président Roosevelt me dit qu'il demandait publiquement des suggestions sur la façon dont il convenait d'appeler cette guerre. Je répondis aussitôt : « La Guerre superflue ». Car il n'y eut jamais de guerre plus facile à éviter que celle qui venait de ravager ce qui restait du monde après le conflit précédent. Et la tragédie humaine atteint son paroxysme lorsque, après les efforts et les sacrifices de centaines de millions d'hommes et la victoire de la cause des justes, nous n'avons encore trouvé ni la Paix ni la Sécurité, et nous demeurons en proie à des périls plus graves encore que ceux que nous avons surmontés. J'espère ardemment que ces méditations sur le passé nous montreront la voie à l'avenir, et qu'elles permettront à une nouvelle génération de réparer certaines erreurs des années

PRÉFACE

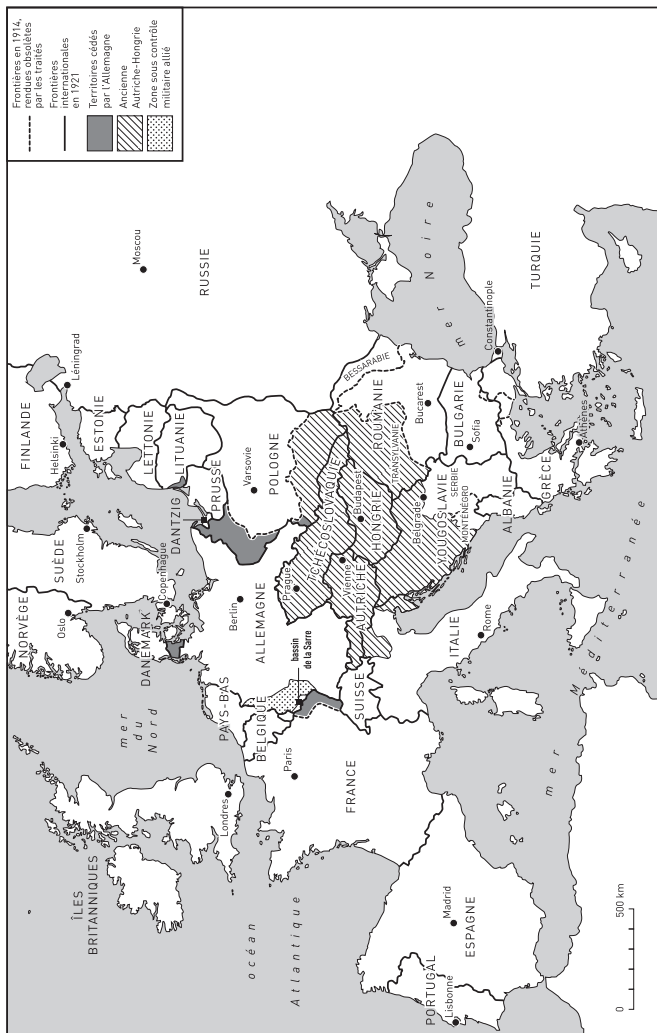
révolues, en maîtrisant les redoutables inconnues de l'avenir conformément aux aspirations et à la gloire de l'humanité.

Winston S. CHURCHILL Chartwell, Westerham, Kent.
Mars 1948.

LIVRE I

LES ÉTAPES SUR LA VOIE DU DÉSASTRE

1919-10 mai 1940



L'Europe en 1921 après les traités de paix

LES FOLIES DES VAINQUEURS

1919-1929

Après la fin de la Grande Guerre de 1914, les hommes eurent la conviction profonde et l'espoir presque universel que la paix régnerait dans le monde. Cette aspiration de tous les peuples aurait pu être aisément satisfaite si l'on s'en était tenu à de justes principes, avec le secours du bon sens et de la sagesse. L'expression « la dernière des guerres » était sur toutes les lèvres, et des mesures avaient été prises pour qu'elle devienne réalité. Le président Wilson, fort, pensions-nous, de l'autorité des États-Unis, avait imposé à tous les esprits la conception d'une Société des Nations. Les armées alliées bordaient le Rhin, et leurs têtes de pont s'enfonçaient profondément dans une Allemagne vaincue, désarmée et affamée. À Paris, l'avenir faisait l'objet de débats et de disputes entre les chefs des puissances victorieuses. Ils avaient devant eux une carte de l'Europe qu'ils pouvaient redessiner presque à loisir. Après cinquante-deux mois d'angoisses et de périls, la coalition teutonique se trouvait à leur merci, et aucun de ses quatre membres ne pouvait leur opposer la moindre résistance. L'Allemagne, principale contrevenante et considérée par tous comme la première responsable de la catastrophe qui s'était abattue sur le monde, dépendait du bon vouloir de conquérants encore chancelants des épreuves endurées. De plus, cette guerre avait opposé, non des gouvernements, mais des peuples ; toute l'énergie vitale des plus grandes nations s'était déversée en furie et en carnage. Les chefs de guerre réunis à Paris au cours de l'été 1919 y avaient été portés par

les courants les plus forts et les plus furieux qui aient jamais coulé dans l'histoire de l'humanité. L'époque des traités d'Utrecht et de Vienne était bien révolue, où des hommes d'État et des diplomates distingués, qu'ils soient vainqueurs ou vaincus, se réunissaient pour débattre courtoisement et refaire le monde sur des bases consensuelles, loin du vacarme de la démocratie. Les peuples, emportés par leurs souffrances et par l'inspiration d'enseignements de masse, se dressaient par millions pour exiger une vengeance exemplaire. Malheur aux dirigeants, désormais hissés au faite vertigineux de la gloire, s'ils s'avisèrent d'abandonner à la table de conférence ce que les soldats avaient gagné sur des centaines de champs de bataille ensanglantés.

La France, par l'effort qu'elle avait soutenu et par les pertes qu'elle avait subies, occupait de droit la première place. Près d'un million et demi de Français avaient péri en défendant la terre de France contre l'envahisseur. Cinq fois en cent ans, en 1814, 1815, 1870, 1914 et 1918, les tours de Notre-Dame avaient vu l'éclair et entendu le tonnerre des canons prussiens. Pendant quatre années d'horreur, treize provinces de France avaient connu la dure étreinte du régime militaire prussien. De vastes régions avaient été systématiquement dévastées par l'ennemi, ou pulvérisées lors du choc des armées. De Verdun à Toulon, il n'y avait guère de foyer ou de famille qui ne pleurât ses morts ou n'abritât ses mutilés. Pour ceux des Français – et il y en avait beaucoup dans les sphères gouvernementales – qui avaient combattu et souffert en 1870, il semblait presque miraculeux que la France eût pu sortir victorieuse du conflit infiniment plus effroyable qui venait de s'achever. Toute leur vie, ils avaient vécu dans la crainte de l'Empire allemand. Ils se souvenaient de la guerre préventive que Bismarck avait cherché à mener en 1875 ; ils avaient en mémoire les brutales menaces qui avaient chassé Delcassé de son poste ministériel en 1905 ; ils avaient tremblé lors de l'alerte de 1906 au Maroc, lors de l'affaire de Bosnie en 1908 et lors de la crise d'Agadir en 1911. Quand le Kaiser évoquait dans